

A PROPOS D'UNE REFERENCE "CLASSIQUE"

AU MENON DE PLATON

ET DE PLUSIEURS LECTURES POSSIBLES

Jacqueline GUICHARD

Ce qu'on appelle "*la théorie de la réminiscence*" :

"en fin de compte, chercher et apprendre sont en leur entier, une remémoration"¹,

est mis en oeuvre dans un passage du *Ménon*² qu'on tient classiquement et peut-être hâtivement³ pour l'exemple type de la méthode socratique du questionnement. Passage célèbre pour plusieurs raisons conjointes : pour la théorie de la connaissance qu'il illustre et la méthode pédagogique qu'elle induit, et pour son contenu mathématique concernant les irrationnels.

Une première lecture consiste à interpréter la réminiscence en termes de contenus de connaissance : remise en mémoire d'idées, de savoirs qui étaient présents *dans* l'esprit (ou l'âme) sans lui être présents ; les questions de Socrate visant à aider l'interlocuteur (ici le jeune esclave) à les retrouver par-delà les opinions, idées reçues ou préconçues qui viennent spontanément ou "*mécaniquement*" à l'esprit et empêchent l'accès de l'esprit à ce savoir non su (ignoré, latent...).

Et de fait, Socrate définit son art de l'entretien (*dialectique* au sens premier du terme, art du dialogue) comme un art d'accoucher les esprits, tout comme sa mère la sage-femme Phénarète accouchait les corps ("*maïeutique*" en grec)⁴.

S'ouvre alors un champ de questions critiques : d'où vient ce savoir ignoré : a-t-il été antérieurement acquis, et en quels temps et lieu ? Ou bien a-t-il toujours été dans l'esprit : fait-il partie de sa nature ou encore est-il inné ?

La première question trouve un écho dans la lettre des textes de Platon et invite à penser une vie antérieure où l'âme n'étant pas alourdie par l'incarnation dans un corps a contemplé le divin : la lumière, la source de toutes vérités qui éclaire ou permet de voir les essences éternelles des choses (ou Forme, ou Idées)⁵.

¹ PLATON, *Ménon*, 81 d, Traduction Léon Robin, in : *PLATON - Oeuvres Complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1950, T1, p. 530.

² PLATON, *ib.* 82 b à 85 d, p. 530-533.

³ On en trouvera une mise en oeuvre avec Théétète dans le dialogue du même nom ; probablement plus exemplaire parce que dégagé de l'objectif "fixé" par la demande de Ménon.

⁴ PLATON, *Théétète*, 148e-150d, opus cité TII, p. 93-95.

⁵ cf, par exemple, le "mythe de l'Attelage ailé" qui donne une représentation figurée de la nature de l'âme, faute de pouvoir l'exprimer réellement : "il y faudrait un exposé en tout point absolument divin et long. (...) Elle ressemble, dirais-je, à une force à

Si on récuse cet arrière plan mythologico-métaphysique en le reléguant au rang d'une croyance mystique ou d'une supposition hasardeuse, on pourra légitimement se demander ce qui reste de cette conception de la connaissance.

Pour tenter de cerner cette conception qui confronte l'enseignant à un difficile problème fondamental -et irritant de surcroît- : qu'est-ce qu'enseigner si apprendre n'est pas vraiment apprendre, acquérir de nouveaux savoirs ?, il semble indispensable de ne pas couper ce passage du *Ménon* de son contexte, qui en situe l'enjeu.

Socrate répond à une demande de son interlocuteur Ménon qu'il a accueillie avec ironie. Ménon veut comprendre cette conception de l'accès au savoir qui, en contradiction avec la notion commune, nie qu'apprendre soit acquérir, faire entrer du nouveau dans l'esprit, et que Socrate a présentée plus haut¹ comme étant ce "langage vrai et beau", tenu par "des hommes et des femmes savants dans les choses divines", et qui sont non pas des philosophes mais des prêtres et des prêtresses et ces inspirés des dieux que sont les poètes. Ménon a demandé à Socrate de lui enseigner ce que cette théorie signifie.

- Socrate : Ménon, je te disais tout à l'heure que tu es un mauvais drôle : voilà qu'à présent tu me demandes si je suis à même de donner un "enseignement", moi qui dis qu'il n'y a pas d'enseignement, mais un ressouvenir : ton intention évidente est de me mettre sans délai dans mon langage en contradiction visible avec moi-même !

- Ménon : Non, par Zeus ! ce n'est pas cela que je visais ; en parlant ainsi, c'est plutôt l'usage que j'ai suivi. Mais, si tu es à même, de quelque façon, je dirai de me "montrer" qu'il en est comme tu dis, montre-le !

- Socrate : Ce n'est pas chose aisée pourtant ; mais, à cause de toi, je consens néanmoins à y mettre tout mon zèle².

Il s'agit donc de MONTRER : de donner une représentation sensible de quelque chose qui ne l'est pas, mais est interne au sujet et est intellectuel : ce que c'est qu'apprendre. Il y aura donc à interpréter ce que l'on verra -ce que Socrate fait à la fin³-, ainsi que la scène tout entière avec le type de questions posées par Socrate.

D'autre part, lorsque cette "*théorie de la réminiscence* " est développée, c'est à partir d'un discours qui n'est pas celui de la raison, lequel enchaîne des raisons ou

laquelle concourt par nature un attelage et son cocher l'un et l'autre soutenus par des ailes" qui lui permettent de s'élever à la contemplation de la réalité (= "le divin" ou "les réalités véritables ou essences"). Chose difficile pour l'âme humaine, dont le pilote (= l'intellect) a fort à faire, parce que son attelage, à la différence de l'âme divine est composé de deux contraires : le "bon cheval", de même nature que l'âme et le "mauvais cheval", la bête qui tire l'âme vers le bas, la matérialité des désirs corporels ; rude épreuve dans laquelle l'âme risque de laisser des plumes !... et "d'oublier" ce à quoi elle est apparentée :

"Il faut en effet, chez l'homme, que l'acte d'intelligence ait lieu selon ce qui s'appelle Idée, en allant d'une pluralité de sensations à une unité où les rassemble la réflexion. Or c'est là une remémoration de ces réalités supérieures que notre âme a vues jadis, quand elle cheminait en compagnie d'un Dieu, quand elle regardait de haut ces choses dont à présent nous disons qu'elles existent, quand elle dressait la tête vers ce qui a une existence réelle !"

PLATON, *Phèdre*, 246a à 249b, opus cité TII, p. 34-39.

¹ PLATON, *Ménon*, 81a, ib. p. 529.

² PLATON, *Ménon*, 82a, p. 530.

³ PLATON, *Ménon*, 85c-86c, p. 535-537.

arguments, mais celui du mythe c'est-à-dire un discours qui décrit une situation originelle avec des métaphores ou des comparaisons... C'est dire que nous sommes, avec cette théorie, aux limites de la raison qui s'efforce de se représenter ce qui lui permet de comprendre, connaître, rendre raison de..., mais dont elle ne peut rendre totalement raison. Ce que dit l'intervention du discours mythique, c'est que la raison ne peut rendre raison d'elle-même, qu'il y a des limites à la compréhension et à l'explicitation et qu'on peut éclairer mais peut être pas comprendre ou connaître totalement ce que c'est que comprendre, connaître, apprendre ; mais que quelque chose est certain, c'est que comprendre n'est pas une opération empirique c'est-à-dire sensible ou sensorielle ; qu'il ne suffit pas de voir ou d'entendre des "vérités" pour les saisir : que cette saisie est une activité intellectuelle -ou spirituelle- interne au sujet, quelque chose qui se passe en lui "entre lui et son propre pouvoir de comprendre" si on peut dire.

En ce sens, on peut dire qu'à la lettre la connaissance ne se transmet pas, parce que tant qu'elle n'est pas comprise, "prise avec soi" c'est-à-dire un objet d'une saisie interne, elle est lettre morte et non une pensée, ce que JE pense ou ce qui se pense en lui.

A travers les questions de Socrate, ce qui est éveillé dans l'esprit du petit esclave, qui n'a jamais fait de géométrie en cette vie (ni peut être en aucune autre), ce ne sont pas tant des contenus géométriques¹, dont pourtant il aura la connaissance désormais, que la force de l'esprit lui-même. Pouvoir de compréhension : pouvoir de se rendre compte de ses erreurs, pouvoir d'avancer, et, par là, pouvoir de saisir son propre pouvoir de compréhension -ce qui définit proprement l'intelligence-. Pouvoirs qui ne sont que des potentialités ignorées tant que l'esprit est "grippé", bloqué par les faux savoirs ou opinions, lesquelles fonctionnent comme des évidences qui dispensent de penser. D'où la nécessité de la maïeutique qui fait sortir ce qui est dans l'esprit pour voir si c'est un "produit viable", quelque chose qui donne à penser ; et ce faisant, cet esprit commence à penser c'est-à-dire à être actif, à être lui-même.

- Socrate : "Mais n'est-ce pas sans avoir reçu de personne aucun enseignement, mais plutôt en étant questionné, qu'il possédera des connaissances, ayant repris, de son propre fond, la connaissance qu'il se donne lui-même ?"²

Par conséquent, une première lecture qui prendrait le texte du *Ménon* aux mots en l'extrayant de son contexte et en se limitant à l'interprétation de la réminiscence en termes de contenus de connaissance ne risquerait-elle pas d'en limiter grandement et peut être abusivement l'enjeu et la portée ?

Qu'on accepte ou qu'on récusé l'arrière-plan métaphysique qui la fonde et l'immortalité de l'âme qu'elle vise à prouver, ce qui demeure de la "*théorie de la réminiscence* ", c'est qu'apprendre c'est la réminiscence de l'esprit lui-même, ses retrouvailles avec la puissance de comprendre qui le constitue : puissance de saisir ou de voir, selon le langage métaphorique qui fait de la connaissance une vision intellectuelle ou contemplation ("*theoria* " en grec, "*intuitio* " en latin) ou encore d'établir des relations entre des idées qui l'éclairent... ; et les questions de l'autre, ses remarques, informations ne sont que des occasions pour le déclenchement de cet acte de l'esprit qui est d'un autre ordre.

¹ Et on a beau jeu de dénoncer le jeu "truqué" de Socrate dont les questions induisent les réponses de l'esclave (fausses, au début)...

² PLATON, *Ménon*, 85d, ib p. 535.

